

XYZ. La revue de la nouvelle



Les bonbons verts

Carolle Bhérer

Numéro 61, printemps 2000

Nouvelles d'une page

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4248ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bhérer, C. (2000). Les bonbons verts. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (61), 45–46.

Les bonbons verts

Carolle Bhérer

Chambre numéro 20. Pour y arriver, trois petits escaliers en enfilade. Chaque fois, je les monte à reculons. J'y vais parce qu'il faut y aller et, pour dire vrai, je n'irais pas que ça me soulagerait drôlement. Aujourd'hui, je voudrais que ce soit quelqu'un d'autre, quelqu'un qui a le temps, quelqu'un qui a envie de prendre le temps parce que moi, je n'en peux plus. C'est comme ça. On est quatre filles et chacune son tour, le samedi ou le dimanche, rarement la semaine, on monte les trois petits escaliers.

Fixé sur la porte numéro 20, un bout de papier, une note écrite de sa belle main. « Je suis allée chez une amie, de retour à quatre heures. » Je frappe quand même parce que je sais que ce n'est pas vrai. Je fais semblant de rien. J'enlève le bout de papier, je le replacerai avec la dizaine d'autres fausses excuses dans le tiroir du haut de la commode. Je frappe. J'attends un peu. Puis, les murmures de quelqu'un qu'on réveille, le bruit des pantoufles traînées sur le parquet. La porte finit par s'ouvrir. Toujours le même rituel, toujours sur le même ton. « Tiens, de la belle visite ! M'as-tu apporté des bonbons ? » Elle dit ça en essayant de recoiffer ses cheveux aplatis par de trop longues heures de sommeil. « Non, non, embrasse-moi pas, t'as du rouge à lèvres. » Oui, j'ai du rouge à lèvres. J'en ai toujours mis. J'en mettrai toujours.

Alors, je ne l'embrasse pas, je colle ma joue contre la sienne. Je mens. Je ne la colle même pas ma joue. Je fais semblant, encore. Je ne veux pas qu'elle me touche, je ne veux pas la toucher. Elle non plus. Tout le monde est content.

Je la regarde étaler ses bonbons sur son lit, les séparer, les classer. Les rouges avec les rouges, les jaunes avec les jaunes. « Y'a pas beaucoup de verts ! La prochaine fois, achète rien que des

verts. » Elle les compte, les recompte, les place dans des plats, dans ses poches, dans son sac à main qui ne sert pas à autre chose. Je la regarde et je me dis que je ne connais pas cette femme, que je ne la regarderais même pas dans la rue.

On est quatre à avoir rendez-vous avec l'absence, avec la douleur, avec le refus, avec le mensonge, avec l'indescriptible peine, chaque semaine. Quatre à ne pas être capables d'en parler, quatre à retenir notre violence, à vouloir mourir pour vrai, à hurler doucement, à briser des miroirs trop réfléchissants.

Quatre à nous taire parce que la vérité ne trouve pas sa place.